

Tobias

Les trois fils aînés de Raimundo Caetano ont construit leurs maisons autour de celle de leur père, n'abandonnant ainsi jamais la Galiléia, propriété de la famille depuis les premiers *sesmeiros*¹. Malgré les partages, à la mort de chaque patriarche, la propriété était toujours aussi vaste, comme si elle s'étendait au lieu de diminuer. Mais c'était à présent un latifundium improductif, ne rappelant en rien les inventaires du passé qui avaient recensé jusqu'à douze mille têtes de bétail.

Les temps ont changé, disait Raimundo Caetano. La terre s'est appauvrie. Quand on prend sans jamais donner, elle finit par s'épuiser.

À côté de la Casa-Grande de Grand-père se dresse une très ancienne maison. Ses portes et fenêtres, hautes et étroites, font penser à des meurtrières, ses murs épais forment un carré parfait. Plantée toute seule au milieu d'un terrain pierreux, quiconque ne la connaîtrait ne saurait par où y rentrer. Elle est la même au nord, au sud, à l'est et à l'ouest. Une sorte de pyramide funéraire. On

1. De *sesmaria*, les terres que le roi du Portugal distribuait aux nouveaux occupants du Brésil dès le début de la colonisation au XVI^e siècle.

l'appelle la Casa-Grande de l'Umbuzeiro¹. Aussi oppressante dedans que dehors, elle cessa d'être habitée après qu'un de nos ancêtres y eut assassiné sa femme et s'y fut enfermé. Certains disent qu'il ne sortit plus jamais de la chambre obscure où il s'était caché. D'autres jurent qu'il a pu s'enfuir. Les ouvertures de la maison furent scellées sur tout ce qu'elle contenait. Elles ne furent rouvertes que cinq générations plus tard par notre oncle Salomon quand la bâtisse menaçait de tomber en ruine. Grand-père Raimundo Caetano s'opposa avec véhémence à la décision de son deuxième fils, il craignait que les miasmes ayant stagné toutes ces années ne s'éparpillent dans sa famille et ne lui transmettent les instincts meurtriers, la folie et les extravagances du malheureux grand-oncle. Il connaissait par cœur le Lévitique et craignait les malédictions autant que la lèpre.

«L'infortune décuple avec le vent», affirmait-il.

La vieille Casa-Grande de l'Umbuzeiro nous espionnait, remplissant nos nuits de cauchemars. Nous entendions les cris de Domisio Justino, enfermé dans la chambre obscure. Prisonnier d'un mariage arrangé par la famille, Domisio était chargé de conduire le bétail jusqu'à Recife. Au cours d'un de ses voyages dans la ville aux cent églises, il s'éprit d'une jeune fille souriante. Il jura qu'il était célibataire et fit sa demande en mariage. Mais dans le lointain Sertão vivaient ses enfants et son épouse Donana. La seule façon de se débarrasser de cette dernière était de la tuer. Il alla trouver ses deux beaux-frères et leur affirma que Donana l'avait trahi. Il avait trouvé des traces de sandales

1. L'umbuzeiro est un grand arbre emblématique du Sertão qui reste vert et touffu même par grande sécheresse.

dans le sable qui bordait le ruisseau où elle avait l'habitude de se baigner. Des empreintes de pieds féminins, et d'autres, plus grandes et plus profondes, dénonçant des pieds d'homme. Les beaux-frères ne crurent pas Domisio et lui demandèrent d'apporter d'autres preuves. Si leur sœur était coupable, justice serait rendue. Mais s'il se révélait que tout n'était que mensonge, ils se vengeraient.

Domisio tua Donana avec un poignard au manche de nacre. Il le planta dans le dos de sa femme. Le sang teignit les eaux du ruisseau Trici, coula jusqu'au fleuve Jaguaribe, puis atteignit la mer.

«Qu'ai-je fait?» se demanda l'homme épouvanté, les mains et la poitrine rouges de sang.

Il alla frapper à la Casa-Grande de l'Umbuzeiro, où vivait son frère, un curé qui gardait les bœufs pendant la journée, célébrait la messe en fin d'après-midi, et la nuit dormait avec une Indienne. Il avait eu avec elle douze fils, comme les douze tribus d'Israël.

«Cache-moi!» supplia-t-il.

Les beaux-frères vinrent le chercher, l'aîné tenait entre ses mains le couteau sanglant. Ils voulurent le traîner hors de la chambre où il s'était réfugié. Anacleto Justino, le curé, les supplia de respecter les lois de l'hospitalité et leur promit de chasser lui-même son frère. Ensuite, ils pourraient faire de lui ce qu'ils croyaient juste, dans un champ, sur les coteaux ou dans la *serra*, mais pas dans sa maison. Une maison est un refuge, un utérus. Elle protège de tout.

«Sous mon toit, l'hôte est sacré, clama-t-il, même s'il s'agit d'un assassin.»

Plus personne ne revit jamais Domisio Justino, hors ou dans la Casa-Grande de l'Umbuzeiro, demeure maudite

que l'oncle Salomon s'était obstiné à vouloir ouvrir et restaurer quand il avait découvert les lumières du positivisme. Des lumières nouvelles qui l'éclairaient plus intensément que celle du soleil de la plaine.

Muni d'un marteau et de tenailles, il arracha les clous rouillés des planches qui interdisaient depuis des années l'ouverture des pièces.

«Lumière! criait-il. À bas l'héritage de l'ignorance!»

Oncle Salomon avait consacré sa vie entière aux études et à la recherche, il demeurait indéfectiblement célibataire, collectionnait les livres, aimait s'imaginer errant tel le Minotaure dans le labyrinthe d'étagères de cette bibliothèque d'Alexandrie *sertaneja* qu'il avait installée dans la vieille maison.

Ces dernières années, depuis que Grand-père Raimundo est tombé malade, c'est oncle Nathan qui assume l'administration de la fazenda. Il vit seul, comme les oncles Salomon et Josaphat. Après que Marina, son épouse, l'a quitté emmenant avec elle leur fils David et lui laissant Elias, l'aîné, il s'est juré de ne plus jamais laisser entrer une femme dans sa maison. Si Nathan est craint à cause de son irascibilité et Salomon respecté pour ses idées originales, oncle Josaphat occupe la place de l'oncle chéri.

Les cinq autres enfants de Raimundo Caetano, quatre filles et un garçon, sont partis depuis longtemps à la recherche d'horizons plus vastes, pensant ainsi se soustraire à la tyrannie de leur père. Trois des filles n'allèrent jamais plus loin que Fortaleza, la capitale de l'État du Ceará. Tant qu'il fut en bonne santé, Raimundo leur

rendit régulièrement visite, prétextant venir consulter des médecins. En vérité, il venait surveiller ces pauvres femmes: une veuve dont le mari s'était pendu à la suite d'une faillite, une divorcée qui n'avait pas supporté les trahisons de son époux et une vieille fille qui ne s'était jamais défait de sa passion pour son père, et n'avait jamais pu concevoir une autre image d'homme dans son cœur fermé d'Électre nordestine.

Ma mère échappa à ce piège poissonnier, elle se maria et s'en fut vivre à Recife, loin d'Arneirós et de ses parents.

Tobias, le plus jeune des fils vivants, partit de la Galilée à l'âge de dix-sept ans à peine, après une dispute avec Nathan à propos de la répartition des troupeaux dans laquelle il s'était senti lésé. Tant d'années se passèrent sans aucune nouvelle de lui que tous pensaient qu'il était mort. On fit célébrer des messes et des neuvaines pour le salut de son âme. Un mois de décembre, alors que personne ne s'y attendait, le facteur apporta une carte de Noël. On reconnut l'écriture de l'oncle Tobias, ce qui causa un grand remue-ménage dans la famille. On lisait l'adresse du destinataire sur l'enveloppe, mais à la place réservée au nom de l'expéditeur, il n'y avait rien d'écrit. L'oncle ne voulait pas qu'on le retrouve. Probablement pris de remords, il faisait savoir qu'il était vivant, mais ne disait pas où. On remua ciel et terre pour identifier la ville d'où était partie la luxueuse carte de soie peinte d'un paysage de sapins et de neige. Au terme de longues recherches auprès de la poste et avec l'aide de proches, on aboutit à Corumbá, dans le Mato Grosso. La suite fut beaucoup plus facile. Grâce à une étude notariale, il fut aisé de localiser le fils prodigue, mais personne n'eut le cran d'aller le trouver. Quand il était enfant, Tobias était

connu pour son mauvais caractère et sa cruauté. Il attrapait des poussins par les pattes, leur fracassait la tête sur une pierre et se délectait à la vue de l'agonie des oisillons. Il nouait ensemble les queues des vaches et des chevaux, puis s'asseyait sur la barrière du corral pour contempler la lutte désespérée des animaux cherchant à se libérer.

Oncle Josaphat nous révéla, ce qui permit d'ajouter une légende de plus à la saga familiale, que Tobias possédait des dons divinatoires, qu'il avait pleuré dans le ventre de sa mère, et qu'à peine né, il avait prononcé quelques paroles, notées par notre grand-mère sur un bout de papier qu'elle avait caché dans un livre.

Contrairement à son mari, Maria Raquel n'aimait pas lire et elle s'assoupissait dès la deuxième ligne d'un roman. Elle préférait s'occuper de son commerce d'œufs, de fromages et de beurre, puis plus tard de sa fabrique de hamacs. Les seuls ouvrages qu'elle consultait étaient deux albums à la couverture épaisse, arrivés en même temps que la première machine à coudre achetée par notre grand-père au prix de dix bœufs et soixante sacs de haricots. C'était entre leurs pages illustrées de modèles de broderies et de patrons de robes que notre grand-mère gardait ses économies. Les billets restaient là, inutiles, en ces temps où l'on achetait peu. Seulement lorsque passaient les *masqates* libanais, les «Turcs» aux valises remplies de trésors, véritables cavernes d'Ali Baba. Maria Raquel se laissait alors aller au luxe de dépenser son argent en peignes, rubans, flacons de parfum, rouges à lèvres, fards à joues, tissus, chaînes en or, bagues, miroirs et autre bibeloterie. Notre grand-père regardait de loin, espérant voir luire au milieu des étoffes la lame d'un poignard ou le canon d'un revolver. Mais dans les caisses

et les malles des Arabes transportées à dos d'ânes et de mulets, il n'existait presque rien destiné au goût masculin.

Maria Raquel cachait ses albums au fond du coffre en cèdre dans lequel avaient été transportées les pièces les plus fines de son trousseau de mariée et où mon grand-père avait fait tomber un jour par mégarde un flacon de parfum français. L'odeur ne s'évanouit jamais, même quand le coffre s'écroula dans un fatras de planches et de tissu, dont on se servit pour fabriquer un porte-chapeaux qui parfuma dès lors les têtes et les couvre-chefs.

Les albums trouvèrent une autre cachette, et oncle Josaphat s'empara d'un morceau du tissu qui tapissait le fond du coffre afin de conserver la mémoire du parfum. Tous les neveux furent conviés au test consistant à mettre le chiffon sous leur nez, à fermer les yeux et à en décrire les composantes aromatiques. Nous respirions et embarquions pour un voyage olfactif, évoquant roses, œillets, clous de girofle, jasmin, miel, inventant ce que ni de près ni de loin nous ne sentions, car, en vérité, le vieux damas crasseux puait le renfermé, le pet et le moisi.

Grand-mère Raquel ne céda jamais à la supplique de ses petits-enfants, elle ne nous montra jamais le papier où étaient inscrits les premiers mots de Tobias. Pendant ses absences, nous fouillions malles et armoires à la recherche des albums. Nous n'en trouvâmes jamais la moindre trace. Raimundo Caetano ne savait rien; il était en voyage au moment de la naissance de son fils. Et la sage-femme, seul témoin de l'accouchement, mourut peu de temps après la naissance miraculeuse.

Les images qui nous sont restées de Tobias sont donc un bout de papier introuvable sur lequel auraient été annotées les preuves de son précoce babil, et une carte de

Noël sans adresse d'expéditeur que Raimundo avait posée sur une console du salon de la maison d'Arneirós. Des processions de parents défilaient pour admirer le minuscule paysage de neige. La soie peinte exhalait elle aussi l'odeur d'un parfum. Grand-père exposait l'intimité de son fils. Il se consolait ainsi d'avoir été abandonné et s'enorgueillissait de la richesse de Tobias que laissait supposer la somptueuse carte de vœux.

Raimundo Caetano souffrait de migraines depuis l'enfance et avait essayé les traitements les plus extravagants dans l'espoir de guérir. Seul l'âge apporta un soulagement, lorsque les humeurs de Grand-père changèrent: de chaudes elles devinrent froides, calmant les pulsions sexuelles et les maux de tête. Raimundo se couchait et se levait tous les jours à la même heure et ne faisait que trois repas par jour. Quand l'horloge de la maison sonnait cinq coups, il s'asseyait à table pour le petit déjeuner. Jusqu'au repas de midi, il ne prenait pas même un verre d'eau. Il dînait à cinq heures. À huit heures commençait le pénible rituel de la nuit. Il dormait dans un couloir de la maison, car, après la séparation physique d'avec Raquel, personne n'avait jamais pu le convaincre de s'installer dans une chambre. Étendu en travers d'un hamac, un drap plié sous la tête, le pied appuyé contre le mur, Raimundo se berçait jusqu'à l'arrivée du sommeil. Un sommeil court et léger, rempli de sursauts et de cauchemars.

Mais depuis qu'il était tombé malade, Raimundo Caetano couchait dans un lit. Esaú et Jacob n'avaient pas réussi à hisser son corps lourd et rongé par les escarres

dans un hamac. Ce fut comme si on l'avait condamné à une perpétuelle insomnie, à l'enfer de nuits sans fin passées à contempler les poutres et les chevrons de la toiture. Ses jambes paralysées ne pouvaient plus exercer les poussées qui l'aidaient à s'endormir, son cerveau travaillait sans trêve. Enveloppé dans ses souvenirs, sans personne à qui ouvrir son cœur, car il était le dernier de sa génération, Raimundo sentait qu'il était irrémédiablement condamné à la mort.

Les premiers colons du plateau des Inhamuns, trop pris par l'élevage et par les travaux des champs, n'accordaient guère d'attention à la construction de leurs maisons, veillant seulement à ce qu'elles soient un abri contre le vent et la pluie. C'étaient des maisons en paille, peu différentes des huttes des Indiens, qu'on remplaça plus tard par des constructions en pisé, entourées de vastes vérandas. Un sol en terre battue, presque pas de meubles, une table et des chaises, quelques coffres pour ranger les objets précieux, des hamacs pendus à des crochets fixés au mur. On se prêtait les lits qui émigraient d'une maison à l'autre au moment des accouchements pour les femmes qui choisissaient d'être allongées, la plupart préférant accoucher accroupies comme leurs ancêtres *jucás*.

Quand l'élevage commença à rapporter, on vit s'élever des constructions imposantes, de véritables palais, décorés de statues venues d'Europe débarquées dans les ports de Recife et d'Aracati avant d'entreprendre la longue traversée du Sertão. Ces voyages constituaient de

véritables exploits; certains furent chantés par les *viroleiros* dans des poèmes épiques et imprimés sur des livrets *de cordel*¹. La plus célèbre de ces demeures, le palais d'un vicomte, comptait cent quatorze portes et fenêtres. Elle avait été élevée sur une colline d'où l'on apercevait le Jaguaribe couler en liberté.

Dans la fazenda Galiléia, la maison de Raimundo Caetano contrevenait aux préceptes de la fonctionnalité; elle suivait le modèle architectural apporté par les colons et répété au fil du temps. Les murs dépassaient les huit mètres de hauteur, laissant circuler l'air chaud, s'accumuler la saleté sous le toit et se former des pelotes de toiles d'araignées que personne ne parvenait à enlever. Obéissant à une morale d'un temps où les hommes étaient les maîtres, le salon s'ouvrait vers l'extérieur et se fermait vers l'intérieur, là où les femmes étaient confinées dans des chambres sombres et sans confort, sans autre horizon que les travaux domestiques. Au cours des deux cents ans à compter du jour où l'on démolit la première construction en torchis pour élever une bâtisse faite de larges briques, d'argile, de chaux, de poutres, de chevrons, de lattes de cèdre et de tuiles moulées sur les cuisses, la Casa-Grande de Galiléia ne cessa de subir des réparations et des rajouts. Chacun des habitants y laissa la marque de son passage, un embellissement ou une détérioration. Mais jamais personne ne réussit à faire disparaître la peinture des murs faite de chaux vive diluée dans l'eau et le

1. Musiciens ambulants, les *viroleiros* chantent sur les marchés de longs poèmes populaires imprimés sur des petits livrets caractéristiques qu'on appelle *de cordel* parce qu'ils sont présentés accrochés à des cordelettes tendues entre deux piquets.

blanc d'œuf qui garantissait son adhérence au crépi, sa solidité et son brillant.

Quand la maison n'abrita plus que Raimundo Caetano, Grand-mère Raquel, Teresa Araújo et leurs fils adoptifs Esaú et Jacob, elle commença à tomber en décrépitude, menaçant de s'écrouler sur ses habitants. Les autres enfants, les petits-enfants, les arrière-petits-enfants, les parents, les proches n'y venaient que pour les fêtes des Saints-Patrons, les anniversaires et les vacances. Nos grands-parents ne vivaient déjà plus de la culture du coton et de l'élevage. Leur principale source de revenus était une manufacture de hamacs artisanaux, employant des femmes pour la confection des poignées, des cordons, des franges au crochet et des broderies. Les machines à coudre et les métiers à tisser envahirent les chambres, les salons et les vérandas. Les femmes abattirent leurs prisons symboliques, sortirent à l'air libre, firent tomber les murs du gynécée et les portes qui les isolaient dans de sombres cloîtres. Les temps avaient changé, hommes et femmes étaient attelés aux mêmes labeurs, l'ordre patriarcal s'inversait.